

Ce que dit réellement *Mein Kampf*

**Texte établi et annoté par Thierry FERAL
à partir de la 17^e édition de 1943,
Zentralverlag der NSDAP,
Franz Eher Nachf., Munich, 784 pages**

© Association Amoureux d'Art en Auvergne
Clermont-Ferrand / janvier 2014

Toute utilisation de cette traduction doit être dûment référencée

*Avant d'aborder la lecture de ce texte redoutable,
nous recommandons vivement celle de l'article
« Lire Mein Kampf d'Adolf Hitler »,
sur ce même site.*

Premier volume (1925)

Chap. 1 : Chez mes parents

Il m'apparaît aujourd'hui comme une heureuse détermination que le destin m'ait justement attribué pour lieu de naissance Braunau sur Inn. De fait, cette petite ville se situe sur la frontière de ces deux États allemands dont la réunification se révèle, du moins à nous les plus jeunes, comme une tâche vitale à concrétiser par tous les moyens. Il est absolument indispensable que l'Autriche allemande réintègre le giron de la grande mère-patrie allemande, et ceci ne doit être aucunement motivé par des considérations d'ordre économique. Non, non : quand bien même cette réunification, pensée économiquement, peu importe, devrait s'avérer nuisible, il faudrait malgré tout qu'elle se produise. *Un même sang appartient à un Reich commun.* La Communauté raciale populaire allemande ne possèdera pas le droit moral à une activité de politique coloniale tant qu'elle ne sera pas en mesure de rassembler ses propres fils dans un État commun. Ce n'est que lorsque la frontière du Reich englobera définitivement tous les Allemands sans ne plus pouvoir leur offrir la sécurité d'être nourris que naîtra de la détresse de notre Communauté raciale populaire le droit moral à acquérir des terres étrangères. Alors la charrue se fera glaive et des larmes de la guerre découlera le pain quotidien des générations futures. C'est ainsi que cette petite bourgade frontalière symbolise à mes yeux une grande mission. D'autant que si on la considère d'un autre point de vue, elle se dresse comme une exhortation pour notre époque actuelle. Il ya plus d'un siècle, ce patelin insignifiant eut le privilège d'être immortalisé dans les annales de l'histoire, tout du moins allemande, en tant que théâtre d'un tragique malheur qui ébranla l'ensemble de la nation allemande. C'est en effet là que, en ces temps de profonde humiliation

pour notre patrie, fut fusillé, en raison de son amour indéfectible pour son Allemagne plongée dans le malheur, le libraire de Nuremberg Johannes Palm, « nationaliste » irréductible et ennemi des Français¹. Il s'était obstinément refusé à trahir ses compagnons de résistance, mieux, les chefs de la résistance. Tout comme Leo Schlageter². Il fut du reste, exactement comme ce dernier, dénoncé aux Français par un représentant du Gouvernement. C'est à un directeur de la police d'Augsbourg que revint cette triste célébrité, ouvrant par-là même en tant que modèle la voie aux nouvelles autorités allemandes dans le Reich de Monsieur Severing³.

Dans cette petite cité sur l'Inn, illuminée par les rayons dorés du martyr allemand, bavaroise par son sang mais autrichienne par son appartenance étatique, habitaient, à la fin des années quatre-vingt du siècle passé, mes parents. Mon père comme fonctionnaire d'État fidèle à son devoir ; ma mère, absorbée par son foyer et avant toute chose dévouée à nous, ses enfants, auxquels elle fut sans cesse soucieuse de donner une affection équitablement partagée. Il ne me reste pratiquement rien en mémoire de cette époque car, peu d'années plus tard, mon père dut quitter la petite ville frontalière à laquelle il s'était attaché pour se rendre en aval de l'Inn et occuper un nouveau poste à Passau, donc en Allemagne même.

Le sort d'un fonctionnaire autrichien des douanes incluait alors de fréquentes mutations. Il ne tarda pas à être déplacé à Linz où il prit enfin sa retraite. Pour autant, ceci ne signifia nullement un « repos bien mérité » pour le vieux monsieur. En tant que fils d'un pauvre petit journalier qui ne possédait rien d'autre que sa mesure, il avait naguère rompu avec l'existence qui s'offrait à lui à la maison. Il n'avait pas encore treize ans qu'il avait fait son paquetage pour quitter définitivement son pays natal, le Waldviertel⁴ en Basse-Autriche. Bien que quelques habitants « expérimentés » du village le lui aient déconseillé, il avait migré à Vienne pour y apprendre un métier manuel. Cela se passait dans les années cinquante du siècle dernier. C'était une grave décision que de prendre la route avec pour viatique trois florins sans vraiment savoir à quoi on allait aboutir. Mais dès lors que le garçon de treize ans en eut dix-sept et bien qu'ayant réussi son examen de qualification, il ne se résolut pas à en rester là. Au contraire. Les longues années de son dénuement antérieur, de sa perpétuelle misère et de sa pitoyable situation, allaient affermir sa résolution à se détourner de son métier et à se hisser « plus haut ». Si pour le pauvre garçon de la campagne d'antan, c'était monsieur le curé qui avait incarné le sommet de ce qu'il pouvait espérer humainement de mieux, c'était désormais à la grande ville, laquelle avait considérablement élargi ses perspectives, la dignité de fonctionnaire d'État. Avec toute la ténacité de l'enfant devenu « vieux » dès son plus jeune âge sous le joug de la détresse et de l'affliction, le garçon se focalisa sur son nouveau projet — et devint fonctionnaire. Je crois que le but fut atteint alors qu'il venait d'avoir pratiquement vingt-trois ans. Alors sembla réalisée la condition sine qua non pour remplir le vœu que le pauvre garçon avait fait jadis, à savoir ne retourner dans son cher village que le jour où il aurait réussi quelque chose. L'objectif était maintenant atteint ; seulement, au village, plus personne ne se souvenait de l'ancien garçonnet, et à lui-même, le village était devenu totalement étranger.

¹ En 1806 ; auteur d'un pamphlet contre l'occupation française, *L'Allemagne et son humiliation profonde* ; arrêté à Nuremberg sur ordre de Napoléon puis transféré à la forteresse de Braunau où il fut fusillé.

² Fusillé le 26 mai 1923 à 25 ans par l'armée française d'occupation de la Ruhr ; cf. T. Feral, *Le « nazisme » en dates*, Paris, L'Harmattan, 2010, pp. 53, 209, 228.

³ Social-démocrate, ministre de l'Intérieur du *Land* de Prusse dont dépendait la Ruhr ; voir *ibid.*, pp. 32, 37, 96, 126, 153.

⁴ Voir *ibid.*, pp. 283 (juin) et 344 (janvier).

Lorsqu'il finit par prendre sa retraite à soixante-cinq ans, il n'aurait pas supporté de passer une seule journée de sa cessation d'activité à « se tourner les pouces ». Il acheta une propriété à proximité du bourg de Lambach en Haute-Autriche, l'exploita et, ainsi pris dans le cycle d'une longue existence laborieuse, opéra un retour à ses origines ancestrales.

Ce fut la période durant laquelle se forgèrent mes premiers idéaux. Les nombreuses heures passées à jouer en plein air, le long chemin de l'école ainsi que la fréquentation, souvent cause de bien du souci pour ma mère, de gaillards extrêmement costauds, firent de moi tout autre chose qu'un pantouflard. Si je ne me faisais alors guère d'idée sérieuse de ce que serait un jour ma vie professionnelle, il fut pourtant d'emblée évident que je n'éprouvais aucune sympathie pour une carrière dans la lignée de celle de mon père. Je crois que dès cette époque mon talent oratoire s'exerça sous la forme d'explications plus ou moins virulentes avec mes camarades. J'étais devenu un petit meneur qui à l'école apprenait facilement et, à ce moment encore, bien, mais qui par ailleurs était relativement difficile à régenter. Du fait que je prenais durant mon temps libre des cours de chant à la maîtrise de l'abbaye bénédictine de Lambach, j'avais souvent d'excellentes occasions de m'enivrer du faste solennel des splendides fêtes religieuses. Quoi de plus naturel en l'occurrence que la fonction de père supérieur me soit apparue comme hautement enviable, tout comme l'avait été autrefois pour mon père celle du petit curé de son village ? Ce fut du moins le cas durant un laps de temps. Toutefois, après que mon père ne soit pas parvenu, pour des raisons compréhensibles, à apprécier les talents oratoires de son querelleur de fils au point d'en tirer des conclusions positives pour l'avenir de son rejeton, il ne fut naturellement pas non plus en mesure de se montrer compréhensif pour de telles lubies juvéniles. Sans doute considérait-il avec appréhension la divergence de nos caractères respectifs.

Et effectivement, mon aspiration momentanée pour cette carrière ne tarda pas à se dissiper pour désormais laisser la place à des espérances mieux adaptées à mon tempérament. En fouinant dans la bibliothèque paternelle, j'étais tombé sur différents livres à teneur militaire, au nombre desquels une édition populaire de la guerre franco-allemande de 1870-1871. Ces deux volumes d'une revue illustrée datant de l'époque devinrent dès lors ma lecture favorite. Il ne fallut pas longtemps pour que le grand combat se transforme pour moi en une vertigineuse expérience intime⁵. À partir de là, je me passionnai de plus en plus pour tout ce qui avait trait à la guerre ou à l'armée. Mais il est un autre angle sous lequel ceci allait être d'importance pour moi. Pour la première fois, quoi qu'encore de façon confuse, s'imposa à moi la question de savoir s'il existait une différence, et laquelle, entre ces Allemands qui avaient livré bataille et les autres. Pourquoi l'Autriche, pourquoi mon père et tous les autres n'ont-ils pas participé à cette guerre ? En quoi serions-nous différents des autres Allemands ? Ne constituons-nous pas un tout ? Ce problème se mit pour la première fois à agiter ma petite cervelle. Et c'est dévoré de jalousie qu'il me fallut me résoudre à cette réponse que tous les Allemands ne possédaient pas le bonheur d'appartenir au Reich de Bismarck. Ce qui à mes yeux était inconcevable.



⁵ Hitler reprend ici le titre de l'ouvrage d'Ernst Jünger, *Le Combat comme expérience intime (Der Kampf als inneres Erlebnis)* paru en 1922, deux ans après le célèbre *Orages d'acier (In Stahlgewittern)*. Conformément à son parti-pris pour la rédaction de *Mein Kampf*, il ne cite pas sa source.

Il était entendu que j'allais poursuivre des études.

Compte tenu de mon caractère dans son ensemble et plus encore de mon tempérament, mon père crut pouvoir tirer la conclusion que le lycée classique serait en contradiction avec mes dispositions naturelles. Un Collège professionnel lui semblait mieux adapté. Il était particulièrement conforté dans son sentiment par mon évidente aptitude pour le dessin, une matière dont il avait la conviction qu'elle était négligée par les lycées autrichiens. Il n'est pas non plus à exclure que le dur travail auquel il avait personnellement dû se soumettre pour faire sa vie ait joué un rôle déterminant dans son jugement très réservé à l'égard des études classiques qui, à ses yeux, privilégiaient la théorie au détriment de la pratique. En tout cas, il était fondamentalement attaché à l'idée que son fils deviendrait, tout comme lui et tout naturellement, un fonctionnaire d'État, et que c'était là une obligation. Sa difficile jeunesse lui faisait bien évidemment apparaître ce à quoi il était finalement parvenu comme d'autant plus enviable que cela avait été exclusivement le résultat de son labeur acharné et de sa propre résolution à réussir. C'était la fierté d'avoir été l'artisan de cette réussite qui le poussait à vouloir conduire pareillement son fils à un statut social équivalent, et si possible bien sûr supérieur, d'autant qu'il était en mesure, grâce à son labeur durant sa propre vie, de faciliter son avenir à son enfant. L'idée d'un refus de ce qui avait constitué un jour la quintessence de son existence lui paraissait inconcevable. Ainsi la décision paternelle était-elle simple, déterminée et claire, à ses yeux s'entend. Pour terminer, il aurait été insupportable à sa nature dominatrice, forgée par la lutte acharnée pour son existence qui avait marqué sa vie, de laisser le soin de trancher dans une telle affaire à son fils qu'il considérait comme un gamin inexpérimenté et encore irresponsable. Le tolérer aurait signifié une défaillance nocive et condamnable de l'autorité et de la responsabilité qui lui incombaient quant à l'avenir de son enfant, ce qui était incompatible avec sa conception du devoir.

Et pourtant les choses allaient évoluer autrement.

Pour la première fois de ma vie, j'en fus réduit à onze ans à peine à faire de l'opposition. À la fermeté et à l'opiniâtreté du père à imposer les projets et les buts qu'il s'était fixés, le garçon s'appliqua de façon tout aussi butée et rebelle au rejet d'un raisonnement qu'il ne goûtait guère voire absolument pas.

Je n'avais nullement l'intention de devenir fonctionnaire.

Ni les exhortations ni les remontrances n'eurent le pouvoir de changer quoi que ce soit à cette résistance. Je n'avais nullement l'intention de devenir fonctionnaire, c'était non et cent fois non. Tous les essais pour éveiller en moi un quelconque amour ou une quelconque envie pour cette activité en m'abreuvant d'illustrations tirées de la propre carrière de mon père aboutirent à un effet contraire à celui escompté. J'étais pris de nausées à la pensée d'avoir un jour la chance d'être prisonnier d'un bureau, de ne plus avoir la maîtrise de mon temps et d'enserrer toute ma vitalité dans une camisole à seule fin de remplir des formulaires.

Imaginez quelles pensées cela pouvait susciter chez un jeune homme qui était tout autre chose que ce à quoi on le destinait et vraiment pas un « brave » garçon au sens où on l'entendait communément. ! L'enseignement ridiculement facile de l'école me laissait tant de temps libre que le soleil me voyait beaucoup plus que ma chambre. Aujourd'hui, lorsque mes adversaires politiques ont la délicate attention de décortiquer ma vie en remontant jusqu'à l'époque de ce que fut mon enfance, et ce afin de pouvoir établir avec soulagement à quelles frasques intolérables se livraient déjà ce « Hitler » dans sa jeunesse, je ne peux que remercier le ciel de me donner par ce biais l'occasion de me remémorer cette bienheureuse période. Prairies et

forêts constituait alors le champ de bataille sur lequel se réglait les « antagonismes » sans cesse présents. Le fait d'avoir ensuite fréquenté le Collège professionnel ne contribua guère à y mettre un terme.

Mais à dire vrai, il me fallut alors affronter un autre antagonisme.

Tant que l'intention de mon père de faire de moi un fonctionnaire ne fit que se heurter à ma répugnance pour cette carrière, le conflit fut facilement supportable. J'avais été jusque-là capable de réfréner quelque peu mes opinions intimes et n'avais pas éprouvé le besoin de systématiquement le contredire. Il m'avait suffi de m'en tenir à ma ferme décision de ne pas devenir plus tard un fonctionnaire pour que je me sente parfaitement serein. Mais il n'était pas envisageable que je remette en cause l'irrévocabilité de cette décision. La question prit un tour plus épineux lorsque j'en vins à opposer mon propre projet à celui de mon père. Comment cela arriva, je n'en ai plus aucune idée aujourd'hui, mais un jour il m'apparût comme une évidence que je deviendrais peintre, artiste-peintre. Mon talent pour le dessin était incontestable, mais bien que cela ait été un des motifs pour lequel mon père m'avait envoyé au Collège professionnel, jamais au grand jamais il n'avait envisagé que ma formation puisse déboucher sur une telle orientation. Bien au contraire. Lorsque pour la première fois, à l'occasion d'un nouveau refus de ma part de souscrire à son idée favorite, mon père me posa la question de ce que j'avais au juste l'intention de devenir et que, sans guère de ménagement, je lui jetai à la figure ce que j'avais entretemps décidé de façon définitive, il en resta dans un premier temps bouche bée. « Peintre ? Artiste-peintre ? »

Il douta de mon bon sens, crut peut-être aussi ne pas avoir bien entendu ou compris. Toutefois, après que j'aie eu précisé la chose et qu'il ait senti à quel point cette intention me tenait à cœur, il se dressa contre avec toute la fermeté de son caractère. Son verdict fut plus que simpliste puisque qu'il évacua d'emblée toute prise en compte de mes capacités réellement existantes.

« Artiste-peintre, non, jamais tant que je serai en vie ».

Mais comme il n'était guère douteux que son fils avait aussi hérité, parmi divers autres attributs caractériels, d'une ténacité égale à la sienne, il lui renvoya une réponse identique. Toutefois, on l'aura compris, dans un sens totalement opposé. Les deux parties en restèrent là. Me père ne démordit pas de son « jamais » et je ne fis qu'amplifier mon « quand même ».

Il va de soi que ceci ne fut pas sans conséquences fâcheuses pour la suite. Le vieux monsieur était douloureusement affecté, et moi aussi tant je le chérissais malgré tout. Mon père ne m'autorisait aucun espoir de pouvoir étudier la peinture. Alors je franchis un pas de plus et déclarai que, puisqu'il en était ainsi, je me dispenserais dorénavant de travailler en classe. Comme je ne pouvais évidemment rien gagner à ce type de « déclaration » dans la mesure où le vieux monsieur prit dès lors ses dispositions pour imposer sans ménagements son autorité, je me cantonnai désormais dans le silence mais mis effectivement ma menace à exécution. Je croyais que, au vu de mon absence de progrès au Collège professionnel, il me laisserait bon gré mal gré accéder au bonheur dont je rêvais.

J'ignore si ce calcul aurait pu s'avérer exact. La seule certitude fut d'abord mon échec scolaire flagrant. Je n'apprenais que ce qui me plaisait et en premier lieu tout ce qui de mon point de vue pourrait me servir ultérieurement en tant que peintre. Tout ce qui, dans mon optique, me semblait sans importance, ou encore n'avait pas l'heur de me séduire, je le sabotais complètement. Mes bulletins de l'époque oscillaient toujours d'un extrême à l'autre en fonction des différentes matières et de mon jugement à leur égard. Les « très méritoire » et « excellent » voisinaient avec les

« passable » voire « insuffisant ». C'est de loin en géographie que mes résultats étaient les meilleurs, et encore plus en histoire universelle. C'étaient mes deux matières favorites dans lesquelles je dominais sans conteste l'ensemble de ma classe.

Si je me livre aujourd'hui, après tant d'années, à un examen de ce qu'il est ressorti pour moi de cette période, je retiens particulièrement comme essentiels deux traits distincts :

Premièrement : *je devins nationaliste*⁶.

Deuxièmement : *j'appris à comprendre et à concevoir l'histoire en tant que donation de sens pour l'avenir.*

L'ancienne Autriche était un « État plurinational ».

Le ressortissant du Reich allemand était, pour le moins à cette époque, foncièrement incapable de saisir la signification que revêt cette réalité pour la vie quotidienne d'un individu dans un semblable État. Après la prodigieuse campagne triomphale de leurs héroïques armées dans la guerre de 1870-1871 contre la France, les Allemands s'étaient progressivement toujours plus distancés de la germanité au-delà des frontières du Reich, ils avaient pour une bonne part perdu toute capacité voire toute aptitude à en discerner l'importance. Concernant particulièrement l'Autriche allemande, on confondait trop à la légère sa dynastie en pleine décadence avec le noyau foncièrement sain de la communauté raciale qui y subsistait depuis des lustres.

On ne réalisait pas que, si l'Allemand d'Autriche n'avait réellement plus été du meilleur sang, il n'aurait jamais été en mesure de posséder la force d'imposer sa marque à un État de 52 millions d'habitants et ce, au point que, même en Allemagne, des tas de gens étaient convaincus de façon totalement illusoire que l'Autriche était un État allemand. Une absurdité lourde des pires conséquences, mais néanmoins un superbe hommage témoigné aux dix millions d'Allemands de la Marche orientale⁷. De la lutte inflexible que ceux-ci menaient sans relâche afin d'assurer la survie de la langue allemande, de l'école allemande, de l'identité allemande, seul un nombre extrêmement restreint d'Allemands du Reich en avait idée. Ce n'est qu'aujourd'hui que l'on comprend à plus vaste échelle ce que cela veut dire d'avoir à lutter pour son ethnicité du fait que cette triste nécessité est imposée à plusieurs millions de membres de la communauté raciale de notre Reich qui, placés sous domination étrangère, rêvent de la patrie commune et s'efforcent, tout en aspirant à la réintégrer, de préserver au moins le droit sacré de pratiquer librement leur langue maternelle⁸. Sans doute est-ce aussi pour cette raison que certains sont désormais capables de mesurer la grandeur de la germanité au sein de la vieille Marche orientale dont le mérite est d'avoir, par ses seuls moyens, d'abord protégé durant des siècles le Reich des menaces venant de l'Est pour finalement empêcher, par une guérilla d'usure,

⁶ Ce qui, dans la bouche de Hitler, signifie partisan d'une grande nation allemande reconstituée et purifiée de toute souillure par les influences exogènes. Très éclairante sur le plan historique est à cet égard la discussion conduite par Jean-Pierre Faye in *Langages totalitaires*, Paris, Hermann, 1972, pp. 152-196.

⁷ Appellation nazie de l'Autriche et aussi des Sudètes ; interdite le 22 janvier 1942 pour effacer à tout jamais l'histoire particulière de ces régions de la mémoire des ressortissants du Reich qui ne devraient désormais plus penser qu'en terme de « Grande Allemagne » (*Großdeutschland*) conformément au premier point du programme de la NSDAP du 24 février 1920 : « Nous exigeons le rassemblement de tous les Allemands [...] en une Grande Allemagne ».

⁸ Cette thématique sera l'objet de toute une « littérature » de propagande impérialiste. Voir sur www.quatre.com mon article « Voyage à travers la littérature nationale-socialiste », pp. 36 sq., et notamment p. 49.

que ne soit repoussée la frontière de la langue allemande, et cela alors que le Reich, tout à son expansion coloniale, ne portait aucun intérêt à ce rameau de sa propre chair et de son propre sang pourtant directement à sa porte.

Comme partout et comme toujours lorsqu'il y a combat, il existait dans la guérilla linguistique qui se livrait dans l'ancienne Autriche trois camps : *les militants, les tièdes et les traîtres*.

Ce tri commençait à se manifester dès l'école. Car ce qu'il y a à l'évidence de remarquable dans la guérilla linguistique, c'est que c'est à l'école que ses vagues déferlent avec le plus de violence, autrement dit en ce lieu où sont modelées les générations futures. C'est pourquoi il faut que le combat soit centré sur la conquête de l'enfant et c'est à l'enfant que doit s'adresser ce premier appel à mener la lutte :

« Garçon allemand, n'oublie pas que tu es un Allemand ! »

« Jeune fille, ne perds jamais de vue
que tu es destinée à devenir une mère allemande ! ».

Quiconque connaît le fonctionnement psychique de la jeunesse comprendra que c'est justement elle qui prêtera avec le plus de joie l'oreille à une telle invitation à s'engager dans la lutte. Elle s'attachera ensuite à mener cette lutte sous des centaines de formes, à sa manière et avec ses armes. Elle se refusera à chanter des chants non-allemands et elle s'enthousiasmera d'autant plus pour l'héroïque grandeur allemande que l'on s'acharnera à l'en détourner ; elle économisera sou à sou sur ses petits plaisirs pour participer au financement du combat de ses aînés ; elle prêtera une oreille incroyablement attentive aux enseignants dont le discours ne serait pas conforme à l'esprit allemand et elle ne se privera pas de leur apporter la contradiction ; elle arborera, malgré les interdictions, les marques distinctives de sa communauté raciale, acceptant avec bonheur d'être punie voire molestée pour cela. Elle est donc en miniature le fidèle reflet de ses aînés, si ce n'est avec une conviction souvent supérieure et encore plus sincère.

J'avais jadis eu moi aussi l'occasion, alors que j'étais encore relativement jeune, de m'impliquer dans la lutte entre nationalités au sein de l'ancienne Autriche. Je participais à des collectes pour la Marche méridionale⁹ et l'Union scolaire¹⁰ ; j'affichais mes convictions par le port du bluet¹¹ et des couleurs noir-rouge-or¹² ; comme salut, j'utilisais le *Heil* et, faisant fi des réprimandes et des punitions, je m'ingéniais à chanter le « *Deutschland über alles* » plutôt que l'hymne impérial. En

⁹ Le Sud-Tyrol, c'est-à-dire la province italienne du Haut-Adige (*Alto Adige*) qui avait été rattachée à l'Autriche en avril 1815 par le Congrès de Vienne et dont l'Italie revendiquait maintenant le retour dans ses frontières politiques, ce qu'entérinera après la Première Guerre mondiale le traité de Saint-Germain en Laye (1^{er} septembre 1919).

¹⁰ Il s'agit ici du *Schulverein für Deutsche*, association fondée en 1897 par la Ligue pangermaniste afin de lutter pour la défense de l'enseignement de la langue allemande et de la culture allemande en Autriche ; en effet, les décrets Badeni venaient de placer en avril au même niveau toutes les langues ayant cours dans l'Empire et obligeaient les fonctionnaires à parler, outre l'allemand, la langue de leur zone d'affectation.

¹¹ Le bluet était depuis 1879 l'emblème de l'Union pangermaniste autrichienne dirigée par Georg Heinrich von Schönerer (opposition à la politique de la monarchie habsbourgeoise, refus de l'autorité de l'Église romaine, violentes campagnes antisémites).

¹² Portées par les corps francs prussiens durant la guerre de libération contre Napoléon, ces trois couleurs symbolisaient, si l'on s'en remet à un slogan nationaliste, le passage de la nuit de la servitude (noir) au soleil de la liberté (or) par la médiation du sang versé (rouge). En exhibant ces trois couleurs, les partisans de l'Union pangermaniste autrichienne de Schönerer manifestaient publiquement leur volonté de voir l'Empire des Habsbourg intégré au Reich allemand.

agissant de la sorte, le garçon que j'étais fit son initiation politique alors même que le ressortissant d'un soi-disant État-nation ne connaissait de sa communauté raciale guère plus que sa langue. Il est évident que, à cette époque déjà, je ne faisais pas partie des tièdes. En peu de temps, j'étais devenu un « national-allemand » fanatique, à ceci près que ce concept ne saurait être identifié au parti qui porte aujourd'hui ce nom¹³.

Je progressai très rapidement dans ma formation, à tel titre que je fus dès l'âge de 15 ans en situation de comprendre la différence entre « patriotisme » dynastique et « nationalisme » racial-populaire, me refusant déjà à connaître autre chose que ce dernier¹⁴.

Pour celui qui n'a jamais pris la peine d'étudier le climat qui régnait sous la monarchie des Habsbourg, il n'est pas impossible qu'un tel phénomène s'explique difficilement. Pourtant, il est indubitable que, dans cet État, le germe de cette évolution se trouvait déjà rien que dans les cours d'histoire universelle qu'on nous proposait à l'école, d'autant qu'il n'existe une histoire spécifiquement autrichienne que sur une toute petite échelle. La destinée de cet État est si étroitement liée à l'existence et au développement de la germanité dans sa globalité qu'il apparaît comme absolument impensable d'établir une quelconque démarcation entre l'histoire de l'Allemagne et l'histoire de l'Autriche. De fait, à partir de l'instant où l'Allemagne en vint à se séparer en deux puissances distinctes, cette séparation devint partie intégrante de l'histoire allemande.

Si les insignes impériaux de la gloire passée de l'Empire conservés à Vienne semblaient continuer à exercer un prodigieux pouvoir d'ordre magique, ils n'en étaient pas pour autant le gage de la pérennisation de notre communauté¹⁵.

La pulsion élémentaire, qui aux jours de l'effondrement de l'État des Habsbourg, motiva au sein de la communauté raciale germano-autrichienne la clameur appelant à la réunion avec la mère-patrie allemande, ne fut que le résultat de la nostalgie, en sommeil aux tréfonds de l'ensemble de cette communauté, d'un retour à la demeure paternelle jamais oubliée. Toutefois cela serait pour toujours inexplicable si l'éducation historique reçue par tout germano-autrichien n'avait pas été à la source de la généralisation d'une telle nostalgie. Il faut voir en elle une fontaine qui jamais ne tarit et qui, particulièrement dans les périodes d'oubli, murmure paisiblement, par-delà les jouissances contingentes, ses exhortations à construire un nouvel avenir à partir de la remémoration de ce que fut le passé.

Assurément, l'enseignement de l'histoire universelle dans les soi-disant écoles primaires supérieures se trouve actuellement en très mauvaise posture. Rares sont les maîtres à comprendre que le but de l'enseignement historique ne peut en aucun cas se résumer à apprendre par cœur et à recracher mécaniquement un chapelet de

¹³ Entendons le « Parti populiste national allemand » (*DNVP*) qui souhaitait restaurer la monarchie (rappel de l'empereur Guillaume II, exilé en Hollande depuis 1918). Après la nomination à sa tête du magnat de la presse Alfred Hugenberg (1928), la *DNVP* s'orientera progressivement vers une collaboration de plus en plus étroite avec le Parti nazi. Elle participera au premier gouvernement Hitler (cabinet de « concentration nationale », 30 janvier 1933) jusqu'à son éviction le 27 juin 1933 (autodissolution le même jour).

¹⁴ On ne le dira jamais assez, Hitler était un virtuose du mensonge. Concernant ce qu'il affirme ici, il est indispensable de se reporter — comme sur bien d'autres plans — à Lionel Richard, *D'où vient Adolf Hitler ? Tentative de démythification*, Autrement, 2000, pp. 47-50. On se reportera également avec profit à François Delpla, *Hitler. Biographie*, Grasset 1999.

¹⁵ Dans son film *Kolberg*, mis en chantier à l'automne 1943 et présenté à Berlin le 30 janvier 1945 pour le douzième anniversaire de l'arrivée au pouvoir du *Führer*, le réalisateur Veit Harlan a inclus une brève séquence qui illustre parfaitement cette phrase.

dates et d'évènements historiques¹⁶ ; qu'il est sans importance que l'élève sache précisément quand telle ou telle bataille fut livrée, quand un général vit le jour, ou quand fut posée sur la tête d'un monarque (la plupart du temps insignifiant) la couronne de ses ancêtres. Pardieu, tout cela n'a guère de sens...

« Apprendre » l'histoire signifie rechercher et découvrir les forces motrices qui se trouvent à la source des actes que nous regardons ensuite comme des événements historiques.

Tout l'art de la lecture comme celui d'apprendre, c'est : *retenir ce qui est essentiel, oublier ce qui n'est pas essentiel.*

Ce qui fut vraisemblablement déterminant pour toute ma vie ultérieure, c'est que la chance m'attribua à l'époque, et ce justement en histoire, un professeur qui faisait partie de la minorité de ceux qui s'y entendaient à subordonner à un tel point de vue tant leur enseignement que leur façon d'évaluer les élèves. En effet, le docteur Leopold Pötsch, professeur titulaire au Collège professionnel de Linz, incarnait pleinement l'idéal de ce que je revendiquais¹⁷. Un vieux monsieur, débonnaire d'allure mais d'une parfaite assurance, qui, grâce à son éblouissante éloquence, avait le don non seulement de nous captiver mais aussi de véritablement nous transporter. Ce n'est pas sans une légère émotion que je me souviens toujours de cet homme grisonnant qui, dans le feu de ses cours, nous faisait parfois oublier le présent, nous propulsait comme par magie dans le passé, et qui faisait surgir de la brume des siècles l'aride mémoire historique pour la transformer en une réalité vivante. Nous restions assis là, souvent brûlants d'enthousiasme, parfois même bouleversés jusqu'aux larmes.

Mon bonheur fut d'autant plus grand que ce professeur avait l'intelligence d'utiliser le présent pour éclairer le passé, mais aussi de tirer les enseignements du passé pour analyser le présent. C'est ainsi qu'il avait comme nul autre la faculté d'appréhender tous les sujets d'actualité qui nous tenaient en haleine. Il appuyait sa pédagogie sur notre petit fanatisme nationaliste en appelant fréquemment à notre sentiment national de l'honneur, rétablissant par-là même l'ordre parmi ses petits diables¹⁸ mieux qu'il aurait pu y parvenir par n'importe quelle autre technique.

Ce professeur fit de l'histoire ma discipline favorite.

Sans qu'il l'ait voulu, je devins bien sûr dès cette époque un jeune révolutionnaire.

En effet comment concevoir que l'étude de l'histoire sous la direction d'un tel professeur n'ait pas porté à se muer en un ennemi de cet État sur le destin duquel le souverain en place exerçait une influence des plus délétères ?

Comment en fin de compte rester fidèle à un empereur et à une dynastie qui n'avaient cessé par le passé et ne cessaient présentement encore de trahir les intérêts de la communauté raciale allemande, et ce pour en tirer quelques abjects bénéfices ?

¹⁶ Un bel exemple d'un tel enseignement de l'histoire a été fourni par Heinrich Mann au début de son roman *Le Sujet* (1918) ainsi que dans le film qu'en a tiré en 1951 le cinéaste est-berlinois Wolfgang Staudte.

¹⁷ Voir le commentaire de Lionel Richard, *D'où vient Adolf Hitler ? Tentative de démythification*, *op. cit.*, pp. 47-50

¹⁸ Les traducteurs français confondent ici *die* (parfois *der*) *Ränge*, pl. *Rangen*, le polisson, le garnement, avec *der Rang*, pl. *Ränge*, la rangée, le rang, ce qui, il est vrai, n'a ici guère d'incidence sur le sens général (« dans nos rangs » au lieu de « parmi ses petits diables ») mais dénote quand même une approximation dans leur connaissance de la langue allemande qui n'est à coup sûr pas sans conséquence sur l'ensemble de la traduction.

Les garçons que nous étions ne savaient-ils pas que cet État autrichien ne nous témoignait aucun amour, à nous les Allemands, et qu'il en serait somme toute ainsi définitivement ?

D'autant que la connaissance historique des agissements de la Maison des Habsbourg se trouvait étayée par ses pratiques quotidiennes.

Du Nord au Sud, le poison des peuplades étrangères rongea le corps de notre communauté raciale et même Vienne se métamorphosait à vue d'œil en une ville n'ayant plus rien d'allemand. La « Maison archiducal »¹⁹ tchéquisait à outrance et ce fut la main de la déesse de la justice éternelle et de la vengeance impitoyable²⁰ qui fit tomber le plus mortel ennemi de la germanité autrichienne, l'archiduc François-Ferdinand, sous les balles qu'il avait lui-même contribué à mouler²¹. C'est en effet sous le patronage de ce triste sire qu'avait été mise en œuvre, d'en haut jusqu'en bas, la slavisation de l'Autriche.

La communauté raciale allemande croulait sous les charges qu'on lui imposait, elle était harcelée par les sacrifices inouïs qu'on exigeait d'elle tant en impôts que sur le plan racial, et pourtant quiconque n'était pas frappé de cécité était conscient que tout cela ne servait à rien. Ce qui dans ce contexte était pour nous le plus douloureux, était en outre le fait que tout ce système bénéficiait de la couverture morale que représentait l'alliance avec l'Allemagne, ce qui revenait à dire que l'Allemagne elle-même cautionnait dans une large mesure la liquidation progressive de la germanité dans la vieille monarchie²². Le jésuitisme, dont usaient avec maestria les Habsbourg pour préserver à l'extérieur l'illusion que l'Autriche était un État allemand, fit que la détestation de cette dynastie dégénéra en une véritable rébellion doublée de mépris. Seulement, dans le Reich lui-même, la « coterie dirigeante » de l'époque ne percevait rien de tout cela. Comme frappée de cécité, elle cheminait aux côtés d'un cadavre et, qui plus est, croyait déceler dans les symptômes de sa décomposition les caractéristiques d'une « régénération ».

En cette funeste association du jeune Reich²³ avec ce simulacre d'État qu'était l'Autriche couvait le germe de la future guerre mondiale mais aussi de la débâcle.

Je m'attacherai dans la suite de ce livre à revenir en détail sur ce problème, me contentant pour l'heure de faire constater que j'en étais au fond arrivé dès ma prime jeunesse à cette conviction qui ne me quittera plus jamais et qui ne fit que se renforcer, à savoir :

Que l'anéantissement de l'Autriche représentait la condition sine qua non du sauvetage de la germanité ; qu'en outre le sentiment national ne pouvait en rien être

¹⁹ *Archiduc d'Autriche* était le titre du prince héritier de l'empire austro-hongrois François-Ferdinand. Il projetait de transformer dès son accession au trône (l'empereur François-Joseph avait 84 ans) la monarchie dualiste en une monarchie tripartite par la création d'une « Slavie méridionale » (Slovénie, Croatie-Slavonie, Bosnie Herzégovine, Dalmatie).

²⁰ C'est-à-dire *Némésis*, considérée dans la mythologie grecque comme la messagère des dieux chargée de châtier les humains qui, s'arrogeant un pouvoir démesuré (*hybris*), se rendent coupables de transgressions des lois de l'ordre naturel établies par la volonté divine.

²¹ Attentat de Sarajevo perpétré le 28 juin 1914 au pistolet par Gavrilo Princip, un étudiant serbe de Bosnie-Herzégovine s'affirmant nationaliste yougoslave.

²² Guillaume II était effectivement favorable au programme de François-Ferdinand avec lequel il était ami ; il y voyait le moyen de stabiliser la situation dans les Balkans. En outre, il est exact que l'empereur était beaucoup plus soucieux de conquérir des territoires indispensables à l'expansion économique de l'Allemagne (politique coloniale) et de protéger celle-ci d'une éventuelle agression de la France et de ses alliés (« Triple Alliance ») que de la question de la germanité en Autriche qui, en vérité, ne préoccupait que ceux qui exaltaient le pangermanisme.

²³ Proclamé le 18 janvier 1871 à Versailles suite à la défaite de Napoléon III face aux armées de Bismarck, le « deuxième Reich » n'avait que trente années d'existence lorsque Hitler était élève au Collège professionnel de Linz.

identifié au patriotisme dynastique ; et surtout que la Maison archiducale d'Autriche ne pouvait que précipiter la nation allemande dans le malheur.

Dès lors, cette prise de conscience aboutit conséquemment à la position suivante : ardent amour de ma terre natale germano-autrichienne, exécration de l'État autrichien.



J'allais par la suite rester fidèle à la conception historiographique qui m'avait été inculquée à l'école. L'histoire universelle fut toujours pour moi une source intarissable pour l'appréhension des actes historiques du présent, donc de la politique. Partant, je considère qu'elle n'a pas pour objet « d'être apprise » mais au contraire qu'on se laisse instruire par elle.

Devenu précocement un « révolutionnaire » sur le plan politique, je ne le fus pas moins sur le plan artistique.

La capitale régionale de la Haute-Autriche²⁴ possédait à l'époque un théâtre qui, toutes proportions gardées, était digne d'estime. La programmation était passablement éclectique. C'est là que, à douze ans, je vis pour la première fois « Guillaume Tell »²⁵ et assistai quelques mois plus tard au premier opéra de ma vie, « Lohengrin »²⁶. Ce fut un choc passionnel. Ma fougue juvénile pour le Maître de Bayreuth ne connut pas de limites. Ma fascination pour ses œuvres ne se démentit jamais²⁷ et je mesure aujourd'hui la chance exceptionnelle qui me fut donnée d'avoir été, par le biais de ces modestes interprétations provinciales, prédisposé à ultérieurement savourer le plus haut niveau²⁸.

Tout cela, surtout après le passage de l'âge ingrat (qui chez moi s'effectua non sans tourments), consolida mon aversion foncière pour le type de profession auquel me destinait mon père. Je fus de plus en plus convaincu que je ne trouverais jamais mon bonheur dans le fonctionariat. En outre, depuis que mes dons en dessin étaient désormais reconnus au Collège professionnel, il n'était plus question que je revienne sur ma décision.

Ni les suppliques ni les menaces ne parvinrent à me faire changer d'avis.

Je voulais devenir peintre et pour rien au monde fonctionnaire.

La seule particularité fut que, en prenant de l'âge, je me mis à éprouver de plus en plus d'intérêt pour l'architecture.

²⁴ C'est-à-dire Linz.

²⁵ Drame de Friedrich Schiller (1804) consacré à la légende du célèbre résistant helvétique à l'occupation autrichienne.

²⁶ Livret et musique de Richard Wagner (1850) ; exhortation féérique à la constitution d'une grande Allemagne sous la conduite d'un héros providentiel symbolisé par le « chevalier au cygne », rôle dont se prit à rêver, en faisant édifier le château du « rocher du nouveau cygne » (Neuschwanstein), Louis II de Bavière, mécène de Wagner.

²⁷ Voir August Kubizek, *Hitler mon ami d'enfance*, Gallimard, 1954 ; un exemple éloquent du mimétisme du futur *Führer* envers Wagner fut qu'il passera des semaines à tenter d'achever — sans succès — un projet d'opéra que celui-ci n'avait pas mené à bien ; cf. François Delpla, *Hitler. Biographie, op. cit.*, pp. 42-43, 66-68.

²⁸ Hitler s'attachera jusque vers 1942 à donner de lui l'image d'un mélomane averti tant en se faisant photographier à des concerts ou à des festivals qu'en infligeant à ses proches et à ses hôtes étrangers de longs moments d'écoute de ses pièces favorites. Pour autant, il ne fait aucun doute qu'il « savourait » réellement la musique ; à en croire la centaine de disques récupérés en mai 1945 dans le bunker de la chancellerie par l'officier soviétique puis historien (*La mort d'Adolf Hitler*) Lev Besymenski, disparu en 2007, et estampillés « Quartier général du *Führer* », il écoutait encore à la veille de son suicide Wagner, Beethoven, Brahms, Liszt, Mozart, mais aussi — plus curieusement — Borodine, Moussorgski, Rachmaninov et Tchaïkovski.

J'y voyais le complément évident de mes capacités picturales et me réjouissais intérieurement d'un tel élargissement de mon champ artistique.
Je ne soupçonnais pas que mon avenir prendrait une tout autre tournure.



La question professionnelle allait être tranchée beaucoup plus rapidement que je ne l'avais supposé.

Dans ma treizième année, je perdis brutalement mon père. Une attaque frappa ce monsieur pourtant encore si vert et mit sans aucune souffrance un terme à son parcours terrestre, ce qui nous plongea tous dans un infini chagrin. Son vœu le plus cher, de contribuer à forger pour son enfant une existence le mettant définitivement à l'abri des épreuves qu'il avait lui-même traversées, lui semblait à l'époque avoir été un échec. Et pourtant c'est bien lui qui, sans en avoir eu nullement conscience, sema les graines d'un futur que nous n'étions alors ni l'un ni l'autre en mesure de concevoir.

Dans un premier temps, ce fut le statu quo.

Ma mère estima qu'il était de son devoir de poursuivre mon éducation dans le respect du souhait de mon père, autrement dit de me pousser à étudier dans la perspective de devenir fonctionnaire. J'étais moi-même plus que jamais décidé à ne jamais devenir fonctionnaire, et ce quoi qu'il puisse arriver. L'indifférence que je manifestais pour ma scolarité empira dans la mesure où je prenais de plus en plus conscience de la divergence des programmes et des cours de l'École secondaire par rapport à mon idéal²⁹.

C'est alors qu'une maladie vint subitement à mon aide³⁰ et résolut en quelques semaines la question de mon avenir comme celle des constantes disputes au domicile familial. La gravité de mon affection pulmonaire amena un médecin à déconseiller avec la plus grande insistance à ma mère tout travail futur dans un bureau. De même était-il indispensable que je cesse, pour au moins une année, de fréquenter le collège professionnel³¹. Ainsi se trouva exaucé au décours de cet événement ce à quoi j'avais longtemps aspiré en silence, ce pour quoi je n'avais cessé de lutter.

Sous le coup de ma maladie, ma mère consentit enfin à me retirer du collège professionnel³² au terme de l'année scolaire et à me laisser m'inscrire à l'École des beaux-arts.

²⁹ Hitler se dispense de signaler que, en raison de ses résultats catastrophiques au Collège professionnel de Linz, il avait, pour faire plaisir à sa mère, accepté d'être maintenant inscrit à l'École secondaire de Steyr où il persistait toutefois à saboter son cursus ; cf. Lionel Richard, *D'où vient Adolf Hitler ? Tentative de démythification*, op. cit., pp. 54-59. La seule indication que le chef nazi laisse transparaître à ce propos dans *Mein Kampf* relève du *lapsus calami* ; alors qu'il utilise exclusivement d'un bout à l'autre du chapitre le terme de *Realschule* (Collège professionnel), il parle soudain et une seule fois (p. 16 de l'édition utilisée, ligne 15) de *Mittelschule* (École secondaire).

³⁰ Sur la nature de cette maladie, je renvoie à mon article « Pourquoi Adolf Hitler ? Enquête sur l'irruption de la paranoïa dans l'histoire », in *Penser le nazisme. Éléments de discussion*, L'Harmattan, 2007, p. 26.

³¹ Après son *lapsus calami* (n. 28), Hitler réemploie ici (p. 16 de l'édition utilisée, ligne 22) le terme de *Realschule*. Comme l'a parfaitement analysé Lionel Richard, op. cit., p. 58 : « Il laisse croire qu'il est toujours à Linz. Son séjour à Steyr est trop peu reluisant. Pour le grand public, cette année scolaire 1904-1905 accomplie à Steyr est entièrement gommée ».

³² Encore *Realschule* !

Ce furent des jours d'un indicible bonheur qui me semblèrent presque un rêve ; et effectivement ce ne fut rien d'autre qu'un rêve. Deux ans plus tard, la mort de ma mère mit brutalement un terme à tous mes beaux projets.

Ce fut l'épilogue d'une longue et douloureuse maladie qui d'emblée n'avait laissé que peu d'espoir de guérison. Le choc n'en fut pour autant pas moins terrible pour moi. J'avais révééré mon père mais j'avais adoré ma mère.

Le besoin et la dure réalité me contraignirent alors à prendre une décision rapide. Les maigres ressources familiales avaient été en grande partie épuisées par la grave maladie de ma mère ; la pension d'orphelin qui me fut allouée ne suffisait pas pour vivre, n'aurait-ce été que chichement³³ ; j'en fus donc réduit à chercher un moyen pour gagner mon pain par moi-même.

C'est ainsi que, avec en main une valise d'habits et de linge, je pris le train pour Vienne, le cœur rempli d'une volonté inébranlable. Ce que mon père avait réussi un demi-siècle auparavant, j'espérais bien moi aussi forcer le destin à me le concéder. Je deviendrais moi aussi « quelqu'un », mais assurément en aucun cas un fonctionnaire.

— Fin du chapitre 1 —

© Association Amoureux d'Art en Auvergne
Clermont-Ferrand / janvier 2014

**Tout emprunt à cette traduction et aux commentaires qui l'accompagnent
est autorisé sous réserve de la mention :**

T. Feral, *Ce que dit réellement Mein Kampf*, www.quatre.com, janvier 2014.

³³ Cf. *Penser le nazisme. Éléments de discussion*, op. cit., pp. 40-41 ; voir aussi p. 47.